

La dépression de l'âge



Pierre Prost

Pierre Prost

La Dépression de l'âge

© Pierre Prost, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8060-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Acte 1

LA CONTRACTION DE L'ÂME

Lorsque j'étais enfant, j'avais peur du noir. Tout le temps...

Je ne pouvais pas me tenir, même en plein jour, dans une pièce dont les volets clos ne laissaient filtrer aucune lumière. Et si la porte était fermée derrière moi, je me sentais pris de panique au point de devenir instantanément paranoïaque. Je ne me contrôlais plus dans ces moments. Mon cœur battait si fort dans ma poitrine qu'il m'était impossible de me calmer, de penser à quoi que ce soit de rationnel. J'entendais jusqu'au bruit de mon sang jaillir comme un torrent impétueux dans mes vaisseaux. Mes mains tremblaient, et mon corps se distendait en soubresauts incontrôlables à travers mes muscles étroits et fins, qui se contractaient puis se relâchaient sans arrêter, parfois pendant de très longues minutes. Des idées farfelues d'agressions diverses me traversaient l'esprit aussi vite que la vitesse de la lumière si elle était apparue soudainement, juste en appuyant sur l'interrupteur pour me faire revenir à la réalité, mais aussi à la raison.

Je mettais ma propre mort en scène par je ne sais quel jeu fascinant. Déjà, je me voyais dans l'au-delà sans comprendre si j'étais encore dans la réalité. Je me projetais en dehors du monde dans lequel je vivais, mais surtout, je devenais ce que j'étais depuis toujours au fond de moi, un être de souffrances imaginaires qui avait constamment, et depuis toujours, peur des ténèbres.

Il n'y avait pas une nuit pendant laquelle, avant de m'endormir d'épuisement, je n'avais pas la plus grosse trouille de ma petite vie de gosse froussard, face à la noirceur de ce que mes yeux grands ouverts ne voyaient plus, car j'en devenais aveugle. Cette obscurité, lorsqu'elle devenait totale, plongeait mon imaginaire dans des abysses insondables. Je me voyais tout habillé au fond d'un trou, recouvert de terre humide et froide. Je ne pouvais plus respirer, j'étouffais. Des frissons me parcouraient alors tout le corps. Je me sentais mourir, et je pleurais longuement. Parfois, je me pissais même dessus. Ma mère en était désolée. Elle ne comprenait pas pourquoi. Je ne lui disais rien, la tête basse devant elle, lorsqu'elle examinait suspicieuse les traces jaunâtres dans un contour imparfait, incapable d'avouer les raisons de ces soudaines énurésies, étant désolé moi aussi. Je m'excusais autant que je le pouvais, avec des mots hachés entre les dents. Puis, je lui promettais de ne plus recommencer. Mais que pouvait bien faire l'enfant que j'étais, seul dans son lit, quand il voyait apparaître dans sa tête des monstruosité ?

Ma créativité en matière de mises en scène de meurtres demeurait sans limite. Je n'avais jamais rien lu à ce sujet. C'était tout juste si j'avais pu regarder, çà et là, des images dans les bandes dessinées de mes frères. Celles qu'ils ramenaient

en cachette, et que leur prêtaient des copains dont les parents possédaient suffisamment d'argent pour qu'ils les achètent. Chez nous, on ne gaspillait pas la monnaie. Dans mes illusions morbides, c'était toujours moi que l'on assassinait, et mes rêves revêtaient tous des habits de fantômes sanguinaires qui me prenaient dans leurs bras puissants pour m'arracher à la vie sur terre.

Je ne voulais pas quitter mes parents, mes sœurs et mes frères. Ils étaient mes seuls points de repère. Je savais où me placer au milieu de la fratrie. J'avais ma place parmi eux. Je n'étais ni le premier, ni le dernier de la famille. Là où je me trouvais, je me sentais protégé, à l'abri pour le restant de mes jours. Je savais mes idées étranges, irréelles et peu probables. Mais rien ne me faisait entendre raison. Je n'en parlais à personne, je gardais pour moi ces horribles crimes, et je les mettais dans un coin de ma tête, pensant que mes angoisses disparaîtraient avec les années.

J'en étais devenu égocentrique et égoïste au point de penser pouvoir échapper le plus longtemps possible au trépas. Tout au moins, j'espérais être un jour, le dernier survivant de la famille. Cela me rassurait. Je n'éprouvais aucune peine apparente pour la destinée des autres, pour ceux qui s'en iraient avant moi, fussent-ils de ma famille. Pourtant, mon empathie pour elle était aussi grande que mon allégeance devant la puissance divine, afin de bénéficier dans une grande mansuétude, d'une vie longue et sans embûches particulières.

Dans mon esprit étrié, je me rachetais en priant déjà pour leur repos éternel, lorsque seul dans mon lit je joignais les mains sur mes draps, en demandant à je ne sais quelle personne dotée de pouvoirs surnaturels, de m'épargner. Je jurais de veiller sur ma famille par pure dévotion. Je ressentais de la compassion pour elle, et cela devait suffire à me sauver des affres de la vie sur terre. J'en étais pathétique. Je me demandais pourquoi j'avais aussi peur. Et les autres enfants de mon âge, avaient-ils eux aussi peur du noir, de la mort ?

Ensuite, à l'approche de l'adolescence, j'ai pensé que je serais capable de comprendre pourquoi toutes ces angoisses m'avaient envahi à ce point, perturbé mes pensées enfantines, et fait de moi un être qui n'avait aucune confiance en lui et en son avenir. J'avais encore eu peur du noir. Un peu moins souvent certes, mais il m'est parfois arrivé de paniquer dans des situations inattendues.

Alors, je me suis appliqué à bien travailler à l'école, au collège, au lycée, puis à l'université. Je pensais que si je voulais combattre ma peur, si je souhaitais reprendre confiance en moi, je devais faire de brillantes études.

Puis, je suis devenu un homme d'âge mûr, je me suis dit que j'allais enfin réussir à calmer mes inquiétudes aussi infondées et ancrées dans mon enfance

soient-elles, mais j'ai constaté dans des moments particuliers, que j'avais encore et toujours peur du noir. L'angoisse de la nuit impénétrable me prenait tout entier sans prévenir. Mon cerveau accélérât le phénomène, il l'amplifiait jusqu'à me rendre fou d'inquiétude permanente.

J'ai fréquemment eu de l'appréhension avant de faire quoi que ce soit. Pourtant, j'ai à maintes reprises suivi mon instinct, et mes intuitions m'ont toujours, ou presque, permis de m'en sortir. Ma vie a été une succession d'événements qui se sont enchaînés les uns derrière les autres sans aucune cohérence apparente. Lorsque je regarde mon passé, je me dis que je ne sais pas vraiment qui je suis. En fait, je ne me connais pas si bien que je pourrais le penser. Ainsi, au crépuscule de ma vie, j'aurais pu espérer un peu mieux, pour me permettre de vivre enfin pour moi, et vieillir sans contrainte particulière.

La peur ne m'a jamais quitté. Elle est constamment à mes côtés. Je la hais pour ce qu'elle est, et ce qu'elle représente. C'est une aliénation de l'esprit. Elle envahit le cerveau comme une maladie honteuse, et se répand dans le corps en filtrant son poison à travers une peau dont elle hérissé les poils dans les moments de panique. Elle coupe la respiration si l'envie lui prend de vous mettre en danger, sans vous offrir d'autres choix que d'ouvrir la bouche en grand, une dernière fois dans les cas extrêmes, et de vous rappeler des parfums de votre enfance après une ultime inspiration. Elle prend à la gorge, et ceux qui pensent qu'ils vont pouvoir courir droit devant eux et s'en sortir, n'en reviennent pas lorsqu'ils sont surpris par cette énième seconde marquant le début de leur fin. Ils cessent de vivre en un éclair, sans comprendre ce qui leur arrive.

Certains hommes qui ont eu très peur, disent qu'ils ont fait dans leur froc. Tandis que d'autres n'avoueraient jamais une telle déchéance, une telle perte du contrôle d'eux-mêmes et de leur force physique et capacité de résilience psychique. C'est un terrible choc émotionnel que d'avoir la pétoche. Il n'y a plus rien à faire dans ce cas précis, si ce n'était que de se laisser aller à une douce panique qui emporte tout sur son passage. Il faut accepter la trouille lorsqu'elle vous pénètre au point de ne plus vous faire mal. Il n'y a pas d'autre solution, on ne s'échappe pas devant elle, c'est elle qui vous rattrape. Et lorsqu'elle vous prend dans la puissance de ses attraits, elle ne vous lâche pas. Sa présence à vos côtés est insidieuse. La traîtresse ne s'avoue jamais vaincue, elle revient toujours chez ceux qui lui ont fait un jour une place dans leur existence.

Moi, je suis de ceux-là. J'ai dû avec le temps accepter mes faiblesses. Mais je n'ai jamais réussi à en faire une force pour me préserver. Alors, je me suis forgé avec le temps une carapace de crapule ordinaire. De ceux que personne ne

remarque. Lorsqu'on les voit, c'est déjà trop tard.

Impossible de se retourner sur son passé sans avoir une quelconque appréhension.

Si toute sa vie on a eu peur, c'est que toute sa vie on a été un revenant. De nulle part il n'est question de trépassés qui ne soient revenus demander des comptes sur leur vie éteinte à tout jamais. Les fantômes sont des créatures aux rêves impénitents. Les morts n'ont plus d'angoisse, ils ont tout laissé derrière eux. Leurs biens, leur argent, ils n'emportent rien dans leur tombe. On les habille de leurs plus beaux habits, et tant pis pour le reste, ou tant mieux. Peut-être qu'ils gardent leurs bijoux ! Mais a-t-on déjà vu des héritiers laisser à la main, ou au cou, d'un cadavre ce qu'ils pourraient eux-mêmes porter, ou garder, en souvenir précieux d'une valeur plus pécuniaire que pérenne dans un tiroir ? Aux vivants, il reste encore les cauchemars pour se donner l'illusion de vivre chaque jour peut-être leurs derniers instants. Personne ne sait quand il va mourir ! Même devant le peloton d'exécution, le condamné croira encore au miracle. Se dire que l'on va mourir, c'est perdre la foi.

Lorsque j'étais enfant, nous n'avions pas de toilettes à l'intérieur de la maison. Il fallait sortir par l'arrière de la ferme, et la longer sur plusieurs mètres avant d'arriver aux cabinets qui étaient installés dans une grange attenante. Arrivé sur place, on devait passer sa main à travers une découpe dans la porte en bois et soulever un loquet à l'intérieur afin de libérer l'accès. Combien de fois je m'étais demandé en passant ma main dans l'encoche, s'il n'y avait pas un méchant qui attendait derrière, prêt à me la couper net avec une hache. Ce délire nourrissait chaque jour mon imaginaire d'enfant peureux.

Mon imagination n'avait pas de limites. Je ne savais plus comment l'arrêter parfois. Il suffisait de peu de chose pour que mon esprit s'en aille ailleurs. Prenant des chemins escarpés, il m'amenait bien souvent dans des endroits où je ne souhaitais pas aller. La peur régnait encore et toujours dans mes pérégrinations mentales. Elle était à l'origine de tout, comme si je ne vivais qu'à travers elle. Mais il y avait aussi des choses plus sombres, plus inavouables. La noirceur de la nuit pour décor. La pluie et le vent pour effacer les traces. Des hommes et des femmes ayant soif de sexe et de pouvoir.

Elle s'est apaisée avec l'âge par manque de temps pour rêver ou pour penser. Elle me quittait parfois définitivement, à mon grand regret, car elle me protégeait. Lorsque je suis devenu ce que je suis, un homme qui ne travaillant plus à présent, avait trop de temps pour imaginer ce que sa vie aurait pu être, avec presque tous les jours des ruminations interminables qui le minaient

souvent comme une bombe à retardement.

Lorsque la retraite arrive, on se croit suffisamment préparé pour une vie enfin paisible, dépourvue de contraintes. On pense que plus rien ne peut nous atteindre, et que l'on va pouvoir enfin profiter de la vie. Mais l'illusion du temps qui passe ne permet pas de retrouver sereinement les années passées. Les photos sont rangées dans des tiroirs et exhument des parfums de jeunesse inassouvie. Il ne reste rien de ces instants. Ils sont enfouis, au-dessus des nuages, sous un ciel gris d'automne, ressemblant à une vie qui s'engage sur une pente au déclin inéluctable. Les clichés ont d'abord été en noir et blanc, sur des petits formats. Puis, les teintes noir et blanc se sont mêlées aux différentes couleurs de l'arc-en-ciel des intouchables, dans des dimensions un peu plus grandes, mais pas trop, certainement pour les ranger facilement dans des boîtes à chaussures. Tout est arrangé, pour ne pas sortir de la boîte de Pandore, des idées vaines de tout vouloir reconstruire dans le temps présent.

Un soir de printemps, une nuit de pleine lune, je ne parvenais pas à dormir comme c'était assez fréquent, alors je suis sorti de chez moi et j'ai descendu la rue pour prendre l'air frais printanier. C'était exceptionnel, car jamais je n'avais, ou très rarement, et je ne m'en souvenais même pas dans l'instant, fait cela auparavant. Le fait que la lune réfléchissait intensément la lumière du soleil, m'avait encouragé à sortir, sans trop me poser de questions sur la destination que j'allais prendre. Cette idée m'était venue subitement, sans raison apparente.

À la nuit la nuit tombée, en général je préférais prendre un livre et m'installer sur le canapé pour lire. Je pouvais rester ainsi des heures durant pour peu que j'aie un bouquin qui me passionne. Je lisais toutes sortes de livres, mais j'avais une préférence pour les romans policiers et les thrillers, soit inspirés de faits réels, soit sortis tout droit de l'imagination de l'écrivain. En général, je lisais des auteurs étrangers, des Américains surtout. Le temps ne comptait plus, j'en oubliais souvent de manger. Pourvu que j'aie un bon verre de vin à portée de main. La bouteille restait dans la cuisine, car je savais qu'elle ne durerait pas si je la laissais à côté de moi. Alors, très souvent, je me levais une ou deux fois pour remplir à nouveau mon verre. Ma discipline, acquise depuis des années, m'empêchait d'aller au-delà de trois verres. Un principe à la con, mais une idée ancrée de l'alcoolisme volontaire et consenti dont je ne dérogeais pas. Pourtant, il y avait des soirées durant lesquelles je me serais bien torché. Pour différentes raisons, toutes plus valables les unes que les autres. Aucun ordre de priorité. Juste le plaisir de me sentir ailleurs après avoir trop bu. Je pouvais rester ainsi jusqu'à ce que le manque de sommeil se fasse ressentir, et que me tenir éveillé

devienne intenable. À ce moment, j'allais enfin me coucher, et je m'endormais presque instantanément. Jamais soûl. Juste un peu mélancolique.

La nostalgie m'envahissait parfois avant le sommeil. Elle venait se coucher à mes côtés. Dans mes draps qu'elle froissait de son allure fantomatique, elle dormait comme une femme indolente. Nue, toujours couchée sur le dos, étendue de toute sa grandeur, les bras le long du corps, elle me parlait. Ressemblant ainsi à une gisante, elle s'abandonnait dans cette position immobile. Elle me racontait des histoires dont j'étais le protagoniste. Je l'écoutais dans une somnolence éveillée. Sa voix profonde me berçait. L'espace d'un instant de grâce, j'étais toujours cet enfant qui avait tout le temps peur du noir. Le lendemain matin, je m'éveillais avec mes rêves. Elle renaissait dans ma mémoire. Mais j'aurais juré qu'une femme avait été là, couchée à mes côtés, et qu'elle était partie pendant mon sommeil.

J'appréciais cette nouvelle et folle idée de ne pas avoir à mettre de réveil le matin. J'aimais me sentir libre de me lever à n'importe quelle heure, sans avoir de contraintes. Je savais que ma journée suivante serait bien meilleure si je faisais ce que j'avais envie de faire, sans me poser de questions inutiles sur mon passé et sur les souvenirs pénibles qui me restaient en mémoire. J'avais cette manie de repenser à des événements antérieurs, souvent les plus difficiles de mon existence. Comme si je me faisais un malin plaisir à me torturer les méninges. Toujours à réfléchir et à me dire que si j'avais agi différemment, je n'en serais pas là aujourd'hui.

J'avais été très exigeant. Avec moi-même surtout, mais aussi avec les autres. Les personnes, une majorité de femmes qui travaillaient sous mes ordres, en savaient quelque chose. Mon poste de directeur financier dans une grande entreprise me permettait de prendre des dispositions dont je ne me privais pas. Je ne trichais pas. Je m'arrangeais avec les chiffres, ce qui pour moi, prenait une tout autre dimension. Mon salaire, bien négocié au moment de mon entrée en fonction, était plus que suffisant. Ma réputation n'était plus à faire en amont. Je coupais des têtes lorsque cela devenait nécessaire à la bonne rentabilité de l'entreprise. Et suivant le nombre de scalps, je touchais évidemment des primes. J'obtenais aussi des bonus suivant les résultats annuels qui ne manquaient pas de cracher des sommes importantes dans les poches des actionnaires. Alors, pourquoi n'aurais-je pas moi aussi ma part du gâteau ? Après tout, j'étais le seul à me salir vraiment les mains avec toute cette merde qui me collait à la peau.

Cela me grisait sans doute. Je n'osais pas me l'avouer. Mais je pensais surtout que ce pouvoir, bien ou mal acquis, peu m'importait, me permettait de ne plus